

Philosynode n° 14

Comprendre

On n'en n'a jamais fini avec la pluralité (des personnes, des points de vue, des comportements, des appartenances). Le synode est un lieu et un temps où s'expérimente, ô combien, la pluralité. La solution paresseuse consisterait à dire : nous sommes divers, respectons les positions des uns et des autres et quittons-nous bons amis. Le problème, c'est de faire du « commun » ! On ne peut pas faire de « commun » en instituant une « neutralité » dans laquelle seraient hébergées les différentes sensibilités : toi, tu penses ceci, moi je pense cela.

Que faire alors ? Le philosophe Emmanuel Kant peut aider : pour lui, il y a un « sens commun », ou mieux, un « sens du commun », qui circule tacitement dans les existences plurielles¹. Là se love l'unité de cette pluralité. Ce sens du commun est, selon lui, « une sorte de capacité mentale de plus, qui fait entrer chaque homme dans une collectivité : un entendement commun que l'on peut toujours attendre de celui qui prétend au nom d'homme » : on « s'entend » tacitement, sur ce qu'il faut penser ou faire ou être. Hannah Arendt commente : « ce sens commun est le sens humain par excellence car la communication, c'est-à-dire le langage, en dépend². »

Mais attention, ce sens du commun n'est pas purement intellectuel ou rationnel : bien au contraire, il est chargé d'affects, de traditions de comportements, d'histoire vécue et sédimentée, d'histoires racontées sur les événements de la vie et reprises à l'infini, comme faisant le fond d'unité du groupe concerné, et l'alimentant, le nourrissant et lui donnant sa consistance de chair.

Kant pense même que le sens du commun relève du goût ! Le goût : voilà pourtant bien quelque chose d'éminemment subjectif – « des goûts et des couleurs, on ne discute pas... », dit-on. Mais justement, les affaires de goût se discutent : Dire « c'est beau » est différent du « ça me plaît ». Le « c'est beau », voilà le commun. S'il y a discussion au sujet du goût, il y a partage du goût, il y a un espace public commun du goût.

Enfin, non sans audace, ce même philosophe voit dans ce « sens commun » du goût (esthétique), le type du sens commun politique. Le politique, ce ne sont pas seulement des idées, mais des affects, des répulsions et des attirances, des sensibilités, de l'histoire et des histoires... ! Que le politique soit affaire de goûts, cela peut paraître bien irrationnel et dangereux. Mais d'abord : il y a du rationnel dans le goût. Le goût est une forme d'intelligence majeure : il n'y a pas que la rationalité des sciences... Ensuite, il n'y a pas de danger si on discute de ses goûts sur l'agora. Si on ne se risque pas dans l'échange public, oui, là il y a péril.

En tout cas, Kant a développé cette idée, rapprochant ainsi la politique de l'esthétique. Comme devant une œuvre d'art contemplée à plusieurs, les événements politiques suscitent un espace public de discussion où s'élabore, se nourrit, se développe un sens politique commun.

Il y a forcément de cela dans un synode, qui est un acte de discussion des opinions singulières, éventuellement divergentes. Une assemblée de ce genre s'appuie sur le sens du commun, s'en nourrit et même le fait grandir.

Encore faut-il ne pas se neutraliser : horreur qu'une société qui neutraliserait ses membres. Le neutre est un « commun » monstrueusement pauvre ! Le génial et très singulier philosophe Baruch Spinoza pourrait bien nous donner la clé du « commun » : « Ne pas se moquer, ne pas se lamenter, ne pas détester, mais comprendre³ ».

1 *Faculté de juger*, § 40.

2 Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, p. 561.

3 Un ami m'a fait connaître cette pensée qui consonne bien avec Spinoza : « toujours chercher à dire au-delà des mots ou des doctrines, des gestes ou des rites, une parole que l'interlocuteur pourra entendre et comprendre, sinon se taire et prier pour lui en silence » (Pierre-Marie Gy).